Jean Roger

Il est beau. Trois mots. Terminé !

On peut épiloguer sur la stature sur l'élégance le costume qui tombe impeccable, légèrement rembourré au niveau des épaules, le col solidement bâti, des pinces pour amincir la taille, éventuellement une martingale et trois boutons sur l'extérieur de chaque manche qui envoient des éclairs quand ils captent, au détour justement d'un effet de manche, la lumière du projecteur.

Il est sur une scène, dans un halo de lumière un peu comme un christ en gloire. C'est cela. Il est sacrifié, exposé, crucifié. Sous les feux de la rampe lui ne voit que du noir. Il est au bord d'un gouffre de ténèbres.

Il est beau. Trois mots. Terminé.

Il est grand mais il se fait humble, timide, Il ne bombe pas le torse. Il laisse les mains tomber le long du corps, simplement posées là où elles sont au bout des bras… fatigués, les bras. Il ne se campe pas sur le devant de la scène, il se tient fragile en équilibre. Un souffle le ferait vaciller. Ce souffle, on le retient. Le public retient son souffle. Le chanteur retient son souffle. C'est aussi le silence qui est beau.

Il tourne légèrement la tête vers la gauche. Dans le noir, on ne l'avait pas remarqué, il y a un piano et aussi un pianiste. On dirait qu'ils ont été livrés tous les deux soudés, le pianiste et l'instrument. Le pianiste aussi retient

son souffle. Il retient sa main plus exactement, suspendue comme celle d'un marionnettiste au bout d'un fil.
On entend le son avant que l'index percute la touche d'ivoire. Du pianiste, dans la lumière, on ne voit que les mains. C'est un pianiste que la révolution a guillotiné. Amusantes ces mains qui jouent toutes seules, ces notes que les doigts dessinent, sur un tableau noir.

Des fils invisibles viennent tirer sur les paupières et les lèvres du chanteur pour donner à son visage une expression. Le voici joyeux d'entendre le piano lui dire : vas-y chante ! Mais le chanteur ne chante pas. Il écoute l'espace, le silence de l'espace. Dans cet espace l'écho d'un métronome, le battement d'un seul cœur, celui du public. Un public qui dévisage ce christ qui se donne.

Il est beau. Mal peigné. Vieux.

Il n'est même pas rasé, on dirait le capitaine d'un fileyeur qui rentre au port. Il a une casquette d'ailleurs d'où déborde sa tignasse, et sous les yeux des poches à cacher la misère du monde.
Sur le fond noir trois taches de lumière, les doigts du pianiste, le visage du chanteur et ses deux mains qui pendent inutiles, qui s'écartent légèrement formulant d'inaudibles excuses d'être là. On en serait presque gêné.

Soudain, tout s'immobilise, les mains, les épaules, les paupières. La poitrine, légèrement, imperceptiblement se soulève et dans un souffle se lève une voix tiède et grave. C'est un enfant qui souffle sur les graines

d’un pissenlit. Les mots comme des étamines essaiment dans l’espace. Ils écrivent une histoire, l’histoire d’un amour toujours. Quoi d’autre.
« *Ma tourterelle*
Ma fille à moi ma toute belle
Ma frangine d’amour ma maman »

Il est beau. Mais timide. Réservé.

Et quand s’arrête le chant, quand baisse la lumière, quand s’évanouit la ligne mélodique dans un dernier accord. Le chanteur s’efface, sous un tonnerre d’applaudissements, disparaît dans la nuit comme un funambule, un « *funambule qui était aussi parfois somnambule* ».